

constaté que les peuples alliés, pressurés par nous, poussés à bout par une armée d'usuriers, avaient périodiquement aussi cherché dans la révolte et les massacres la possibilité de vivre. Et j'ai compris que pour la prospérité même de l'État mieux valait l'organisme administratif que la libre violence des Compagnies financières. L'aveu m'a coûté, je dois le dire. Mais du jour où je me le suis signifié, j'ai renoncé à l'action directe sur les provinciaux et les alliés. Tout mon effort de raisonnement et de prévision s'est porté d'un autre côté.

Il rejeta sur la table le stylet et ramena sur ses genoux le pan de toge bordé de pourpre.

— J'aurais pu m'adonner au négoce. J'avais des amis dans les grands centres d'exportation, à Carthage, à Antioche, à Alexandrie. On m'avait offert d'organiser et de diriger à Hermopolis des fabriques de papyrus pour faire concurrence à Alexandrie. Mais dans le négoce les frais d'importation sont considérables, les risques nombreux, la vente capricieuse, la responsabilité fatigante. Et puis, malgré l'évolution des idées contemporaines, le commerce déprécie l'homme. J'avais mieux à faire. L'histoire m'avait démontré qu'aux périodes de troubles civils et de proscriptions succède toujours une réaction de paix et de liberté relative ; c'est l'équilibre des peuples qui se refait comme celui des fleuves. Après Caius Gracchus, la République compte de paisibles années ; Auguste a fermé le temple de Janus en mettant fin aux querelles des dictateurs ; après les violences de Caligula, de Néron, après les compétitions armées des Empereurs et les chocs sanglants des légions, un repos des citoyens s'imposait. Là, je ne me suis pas trompé.

Une conclusion suivait : c'est que sur le champ pacifié de l'État, celui-là ferait le labour et récolterait la moisson qui posséderait le soc d'or, la force pénétrante des capitaux.

Or je voulais être celui-là ; et puisque je me fermis la source des provinces, il me fallait chercher ailleurs. J'ai trouvé.

Il tira de son sein une pièce d'or à l'effigie de Galba.

Tiens, prends, regarde. N'y a-t-il rien qui te frappe ?

La jeune fille regarda attentivement et soupesa l'aureus.

— Il me paraît un peu léger.

Le chevalier sourit.

— Quand je disais que tu avais le sens pratique ! C'est une pièce fourrée : le flan était en fer, on l'a recouvert d'une feuille d'or. Oh ! ce n'est pas la première fois. Il n'y a presque plus d'or en Italie ; les mines de Lusitanie et de Gaule ne donnent quasi rien depuis quelques années ; la valeur nominale des aurei n'existe plus, et dans les marchés importants on a recours à la balance pour ne pas être fraudé sur le métal. Encore est-ce parfois un leurre comme tu le vois, la pièce n'ayant ni le poids légal ni l'alliage équitable, L'heure présente est l'heure de l'or : eh bien, l'or, j'en ai, en puissance ! Je m'explique.

Avant mon voyage en Galatie, j'avais fréquenté à Rome un prince oriental, fils d'un otage reçu jadis

par l'empereur Auguste : il s'appelait Tigranès, celui-là même que Néron en 813 nomma roi d'Arménie et qui ne réjoignit jamais sa royauté.

J'avais su par lui que dans la haute Arménie, entre le Bathys et le Phasis, à une distance relativement proche des côtes, on avait remarqué depuis longtemps des gisements d'or. Ces gisements n'étaient d'ailleurs pas éloignés de ceux de Sambana dont les habitants défendirent jadis la propriété contre les soldats d'Alexandre. Dès lors mon plan fut fait. A la fin de l'année 818, me trouvant à Sebasteia dans la petite Arménie, je poussai jusqu'à Artaxata que Corbulo avait détruite cinq ans auparavant et qu'on reconstruisait aux frais de l'Empereur. Le tribun qui commandait la légion présidant aux travaux me procura toutes les facilités de mener mon enquête. Je me rendis compte que le précieux minerai existait. Mis en rapport avec le nouvel allié de Rome, le roi des Parthes, Tiridatès, sans lui parler de mon dessein, je m'étudiai à lui plaire. Le prince préparait alors le voyage en Italie qu'il fit l'année suivante. La guerre avait épuisé ses coffres, il avait besoin d'argent : je lui prêtai une forte somme. Je le revis au printemps de 819, à Neapolis d'abord où il débarqua, puis à Rome. C'était un roi vaniteux : son faste et celui des milliers de nobles parthes qu'il avait pris comme escorte, tu t'en souviens, fut extraordinaire. Lorsqu'à l'époque fixée je réclamai le remboursement de mes avances, il lui fut impossible de le verser. Je demandai alors en échange une concession de territoire soigneusement délimitée auparavant, à cent milles environ du Pontus Euxinus à vol d'oiseau. Elle me fut accordée sans difficulté.

J'étais maître d'agir.

Je ne te dirai pas combien l'organisation de l'entreprise me coûta de peines, de veilles, de fatigues simultanées. J'ai été lentement, ne voulant pas rien ébruiter, pour que le Pouvoir n'eût pas la tentation de me supplanter ou de m'imposer un contrôle. Sans doute l'Arménie majeure n'est pas province et ne le sera pas de longtemps, mais il serait si facile à un décret impérial de la rattacher nominalement à la petite Arménie qui existe déjà depuis neuf ans, et de soumettre au fisc toutes les exploitations. Tu penses bien qu'un prince qui met impôt sur tout, sur les égouts, sur les chiens, sur les latrines, n'hésiterait pas à taxer une mine d'or. Et puis j'avais à faire d'énormes avances de capital que je graduais selon ce que me rapportaient les affaires de Galatie : dons aux chefs de tribus, pour me concilier leur bienveillance, achat du matériel de première exploitation, construction préalable d'un chemin jusqu'au port d'Atina, achat de navires pour le transport, personnel ouvrier dont j'ai dû payer une partie et toujours à renouveler par suite de l'usure rapide de la machine humaine, enfin traitement des commis et des directeurs.

Un mouvement brusque de Vera l'interrompit. Elle venait tout à coup de se rappeler sa conversation avec Caesius, le Galate, et l'odieuse terreur qu'il envahissait à nouveau. Il crut qu'elle frissonnait.

— Est-ce que tu as froid, mon enfant. Veux-tu qu'on apporte un foyer ?